

ALORS QUE JE REMONTAIS le boulevard de Clichy, j'ai cru revoir Beau, le chat de mon enfance, mort écrasé depuis des années. Même pelage tigré, même éclat vert dans les yeux, même frimousse butée : lui, exactement. L'animal détalait sur le trottoir et il a fait un brusque écart, comme s'il se jetait sous les roues une deuxième fois. L'auto l'a évité de peu et le chat a disparu sous un bus à l'arrêt.

J'ai poursuivi ma route vers la chapelle Sainte-Rita. Au moment où je poussai la porte, le vent s'est engouffré, faisant vaciller le tapis incandescent de cierges aux pieds de la sainte. Quelques-uns s'éteignirent. Tirée de sa prière, une Noire m'a fusillé du regard, et, honteux, j'ai rallumé une à une les bougies, en songeant à toutes ces causes désespérées soufflées. Pour me racheter, j'ai choisi l'une de ces bougies hors de prix parce qu'enveloppées d'une coque de plastique rouge et j'ai ajouté ma propre cause désespérée au fragile édifice.

La nuit qui a suivi a été très agitée. Un dragon fulminant aux écailles or et bronze crachait une langue de feu où fondaient les cierges de Rita et m'avertissait que les trésors qu'il surveillait étaient menacés, qu'il montait comme toujours la garde à l'entrée de la grotte mais qu'il était de plus en plus difficile de barrer la route aux armées de quémandeurs qui le dérangent sans arrêt, que, fait nouveau, certains venaient armés, un pistolet sous la chemise ou des canifs dans la poche.

Ils cherchent à m'impressionner, soupire le dragon, et parfois leurs visages sont si menaçants et laids que j'en tremble après leur départ. À qui vais-je faire peur avec ma carcasse écornée ? Je me sens vieillir. Et puis l'hiver approche, chaque feuille qui tombe me découvre un peu plus à leur vue ; je me terre quand le soleil brille et j'attends pour sortir la brume et la pluie.

À ce moment du rêve, on a entendu un long craquement. Le tronc d'un chêne s'était fendu au centre, mais il était toujours debout. Du gosier du dragon a jailli une drôle de germination : un bouquet de feuillage vert sombre, constellé de brins de muguet. Des larmes ont roulé. Il a dit : Qu'est-ce donc qu'un dragon qui ne crache pas de flammes ? Je ne suis plus une menace, je suis un jardin botanique.

Le mot Fin, crié, m'a réveillé. Interloqué par ce mot jailli de nulle part et proféré malgré moi, je n'ai pu faire de lien entre mon cri et le rêve du dragon déconfit : le cri avait pulvérisé le rêve et le souvenir du rêve.

J'étais en sueur, le lit trempé de sueur, j'ai cherché à tâtons la porte de la salle de bains, j'ai ouvert l'eau. L'eau avait un goût âcre. J'ai allumé pour voir l'eau couler, rien de spécial. Le lendemain la concierge m'a dit qu'elle aussi avait constaté ce goût bizarre et qu'elle avait appelé le Service des eaux. Ça n'était rien, juste un désinfectant légèrement surdosé, mais aucun risque pour la santé.

Tant mieux, nous aurions tous besoin d'une bonne petite désinfection, non ?

Comme la concierge répondait en riant que « Non merci, ça va pour moi », je dis que moi, oui.

Je ne suis pas sorti de chez moi du week-end. Un nuage noir a stationné au-dessus de la ville pendant les deux jours, c'était sinistre d'avoir, fin mai, le chauffage et les lumières allumés non-stop. Pour la première fois depuis des semaines j'ai fait un rêve qui n'était pas un cauchemar. Mais ce rêve peuplé d'images de mon enfance a seulement creusé ma mélancolie. Je me cachais derrière mon répondeur.

Le lundi j'ai appelé pour dire que j'étais malade. Ici, enfermé dans l'appartement, j'ai été gagné par une langueur qui a fait de l'ouverture des volets du bureau une si épuisante cérémonie que je décidais de laisser fermés tous les autres. Je suis resté des heures à flipper dans mon lit et pour sortir de mon lit, ce fut une véritable bataille. Quand je me suis retrouvé les pieds sur le sol, ce fut encore une bataille pour attraper mes vêtements et les enfiler. Face au téléviseur, je zappais sans cesse. Un tourbillon de points d'interrogation a déclenché le vertige d'un pic de fièvre. Une glue invisible me rivait à de méchantes idées de mort. J'étais épuisé sans savoir qui, de mon esprit ou de mon corps, m'épuisait. Arrivait le jour de mon anniversaire. J'allais fêter mes trente-trois ans ! Quand j'en avais eu trente, un ami m'avait dit :

« La trentaine, c'est la décennie glorieuse. Ce sera la nôtre, notre décennie glorieuse. »

Il m'avait dit ça avec le mauvais sourire de celui qui tend le cadeau empoisonné.

2

PARCE QUE TRENTE-TROIS ANS était l'âge d'homme – l'âge du Christ m'avait dit ma mère – mes parents venaient de m'acheter un appartement et cet achat me minait. Je me sentais mal dans « mes » murs, à l'abri sous « mon » toit. L'investissement, l'enracinement, le *toit*, quand on vit dans l'idée folle mais bien réelle qu'on ne passera pas le mois qui vient, la semaine, et certains jours le jour qui vient, et que cette idée vide le corps de son sang et ouvre un tuyau de vide qui perce le corps de haut en bas ; pensée si impérieuse que je prenais un taxi pour l'oublier au spectacle de Paris, mais les rues, les boulevards ou la Seine défilaient comme si je les voyais pour la dernière fois – alors l'enracinement, l'investissement... le toit !

Il y avait eu l'acte notarié, la signature solennelle, le passage de témoin par les anciens propriétaires et ce moment où je m'étais retrouvé tout seul face à cette coquille vide où s'étaient recroquevillés depuis fort